

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 48, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sotol

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1.00	1.20
Trois mois	3.00	3.50
Six mois	5.50	6.50
Un an	10.00	10.50

Numéro du jour \$ 0.01
ancien \$ 0.10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

LA MARCHÉ DE L'HUMANITÉ

Un fait est à la veille de se produire dont l'immense portée ne saurait échapper à personne, non plus que la gloire particulière qui en ressortira sur la France.

Ce fait est la suppression décidée par le gouvernement russe de la déportation en Sibérie.

On sait ce qu'était cette déportation: La plus inhumaine peine pratiquée dans les mondes civilisés pour punir les criminels; une sorte d'implacable condamnation à la mort lente, en des souffrances sans trêve, revêtant les formes surnaturelles d'une simple rélegation. Le condamné, en pénétrant sur la terre sibérienne, pouvait lire sur des destinées l'impitoyable *Lasciate ogni speranza* de l'Enfer du Dante. C'était fini de lui, la mine le prenait dans son humidité noire, usant des forces, rongant son corps, réduisant l'être humain à l'état de fantôme enlaidi, dont les jours étaient désormais comptés, sans chance de rachat possible.

C'était une honte, et cela se perpétuait, tel qu'on le pratiquait depuis des siècles, alors que la société en était encore à croire qu'il devait venger un crime par un crime et que le condamné, aussitôt que frappé par les lois, ne devenait plus qu'un sujet d'expérience, pour juger de l'endurance de l'homme aux privations, aux souffrances de toutes sortes.

Certes, dans la succession des tatars, on avait vu des princes se révéler bons et charitables, dévouant ce légendaire type des potentats du Nord, froidement cruels, insensibles aux souffrances d'autrui, réfractaires à toute idée d'humanité et de progrès; l'ambiance de libéralisme qui, depuis la Révolution, avait emporté la vieille Europe en une poussée vers une conception nouvelle des droits de l'homme, avait tout de même étendu son influence jusqu'à eux; l'émancipation des serfs; cette immense réforme, changeant du jour au lendemain, et du tout au tout, les conditions sociales de l'empire russe, en avait été la plus éclatante attestation.

Mais ni Alexandre II, ni Alexandre III, malgré l'élévation particulière de leur esprit, n'avaient songé à réformer cet odieux système pénal dont les coups impitoyables étaient non pas œuvre de justice, mais de sauvagerie féroce. Nicolas II vient d'entreprendre cela, qui constitue, à côté de la suppression du servage la plus importante modification des mœurs russes en notre dix-neuvième siècle.

La suppression du servage apparut à l'empereur Alexandre II comme une concession à lui imposée par l'état de l'esprit public, au lendemain du jour où le crédit gouvernemental venait d'être fortement atteint par la prise de Sébastopol et le traité, humiliant pour le prestige impérial, qui en fut la conséquence. Le mobile était d'ordre personnel; il fallait créer, par la reconnaissance que devaient forcément vouer les serfs affranchis à celui qui leur rendait la liberté, un courant capable de contrebalancer la défiance survenue d'autre part. C'était donc par intérêt dynastique que la réforme s'accomplissait.

Ici dans l'initiative prise par Nicolas II, supprimant l'exil en Sibérie, on ne se trouve pas en face d'une considération de ce genre. La trône des tatars ne fut jamais aussi solide, jamais l'affection des peuples pour leur empereur ne fut plus assurée que dans les temps actuels, jamais aussi la puissance de la Russie n'avait été aussi haute. Si donc on recherche les causes de cette sollicitude de Nicolas II, exclusivement soucieux de devoirs d'humanité, on ne saurait la considérer autrement que comme la conséquence de l'orientation nouvelle de la politique russe, la rapprochant de la France, la faisant s'imprégner de son esprit.

Le prophète qui a dit un jour: «Dans vingt ans la France sera cosaque» s'est simplement trompé dans l'ordre des facteurs. C'est le Cossaque qui est devenu Français, conséquence naturelle des loirs régissant l'humanité, les orientant à la lumière.

L'empereur de Russie a compris quels devoirs de rénovation des mœurs de son empire lui imposait l'alliance avec la France, c'est-à-

dire avec la nation représentant par excellence l'idée progressiste. Il y avait opposition trop absolue dans ce rapprochement désormais intime de deux nations représentant l'une la plus accentuée libéralisme, l'autre la résistance absolutiste à l'orientation nouvelle. Nicolas II veut combler lui-même le fossé, et c'est la raison de la belle réforme du système pénal russe qu'il vient d'entreprendre.

De sorte que le premier acte matériel par lequel s'affirme l'alliance franco-russe est un acte essentiellement humanitaire, ne répondant qu'à une idée de charité et de pitié. N'est-ce pas pour porter bonheur!

A. Elbert.

Les charges militaires et les populations italiennes

Un journal de Rome signalait, l'autre jour l'état particulier d'exaspération dans lequel se trouve le peuple italien, du fait de la répartition des charges que lui impose l'honneur de figurer dans la Triple-Alliance.

D'autres informations viennent aujourd'hui tendant à établir que si l'esprit militaire, avec tous les sacrifices qu'il comporte, était banni du reste du monde, il ne se réfugierait certainement pas au sein de la fidèle (hum) associée de l'Allemagne.

Ainsi, un fait étrange vient de se produire dans la commune de Rimini à l'occasion des manœuvres de la 2^e division, où l'on a purement et simplement refusé de cantonner une fraction d'infanterie forte d'environ 4000 hommes.

Voici comment les faits se sont produits: D'une façon générale, pendant les manœuvres, les troupes italiennes campent soit sous la tente, soit sous des abris improvisés. Or, comme depuis une dizaine de jours, les troupes de 2^e division campaient sous la pluie et dans la boue, le général commandant la 12^e division envoya son officier d'ordonnance au syndic de Rimini pour lui demander de faire tout son possible afin de cantonner les troupes et cela dans un but d'humanité, puisque l'endroit où l'on devait dresser les tentes était complètement sous l'eau.

L'officier d'ordonnance ne pouvant trouver le syndic, soumit la demande de son général à deux assesseurs (conseillers municipaux). Ceux-ci refusèrent de se rendre aux raisons qui leur étaient données et dirent que la ville de Rimini n'avait pas les ressources suffisantes pour cantonner les troupes et que, par suite, la 12^e division devrait se résigner à camper encore une fois sous la tente. Or, il faut le faire remarquer à nos lecteurs, la ville de Rimini est une des villes importantes de l'Italie. Nous devons ajouter encore que les deux assesseurs qui, au nom du syndic, ont refusé de cantonner les troupes sont tous les deux officiers de réserve; l'un est major général de réserve et l'autre lieutenant dans la milice territoriale.

Toutefois, ces deux assesseurs, pour décharger leur responsabilité personnelle, firent réunir d'urgence le conseil municipal. Ce conseil après en avoir délibéré, décida qu'il y avait lieu de refuser le cantonnement aux troupes de la 12^e division, et le général Manacorda fut avisé par télégramme de la décision de la municipalité de Rimini. A la suite de cette dépêche, le général commandant la 12^e division interdit aux troupes sous ses ordres de faire étape en cette ville.

Un conseiller municipal, lors de la discussion, prononça cette phrase extraordinaire: «Du moment que les troupes ont souffert pendant de longs jours, elles peuvent bien continuer à souffrir pendant vingt-quatre heures».

De cela, une conclusion toute naturelle se déduit: c'est que l'empereur Guillaume aura beau faire, célébrant très haut le puissant concours qu'il peut attendre du roi Humbert, il n'inculquera jamais aux populations italiennes cet esprit guerrier qui lui qu'on accepte de bon cœur les charges militaires, se pliant à tous les sacrifices qu'il comporte.

P. M.

III

Quand l'abbé Froment voulut entrer au Palais-Bourbon, il réfléchit qu'il n'avait pas de carte; et il allait se décider à faire demander simplement Fonségue, bien qu'il ne fût pas connu de lui, lorsque, dans le vestibule, il aperçut Mège, le député collectiviste, avec lequel il s'était lié, autrefois, pendant ses journées de charité militante, à travers la misère du quartier de Charonne.

—Tiens! vous ici? Vous ne venez pas nous évangéliser?

—Non, je viens voir monsieur Fonségue pour une affaire pressée, un malheureux qui ne peut attendre.

—Fonségue, je ne sais pas s'il est arrivé... Attendez.

Et, arriant un jeune homme qui passait, petit et brun, d'un air de souris fureteuse: —Dites donc, Massot, voici monsieur l'abbé Froment qui désire parler tout de suite à votre patron.

—Le patron, mais il n'est pas là. Je viens de le laisser aujourd'hui, où il en a encore pour un grand quart d'heure. Si monsieur l'abbé veut bien attendre, il le verra ici sûrement.

Alors, Mège fit entrer Pierre dans la salle des Pas-Perdus, vaste et froide, avec son Laocoon et sa Minerve de bronze, ses murs nus, les hautes portes-fenêtres, donnant sur le jardin, éclairaient du pâle et triste jour d'hiver. Mais, en ce moment, elle était pleine et comme chauffée par toute une agitation fiévreuse, des groupes nombreux qui stationnaient, des allées et venues continuelles de gens qui s'empressaient, se lançaient au travers de la cohue. Il y avait là des députés

COLLABORATION

L'heure est proche

Le glas funèbre a sonné. On entend au loin un murmure sourd. C'est le peuple, enfin qui se réveille. Gare à ceux qui jouent aux tyrans! Peuple écoute le cri de l'âme! l'heure de la liberté est proche pour l'Uruguay aussi.

Tu vas rentrer enfin dans la plénitude de tes droits civiques à moins que tu ne te laisses encore escamoter cette liberté si désirée. Les occasions sont rares, il est vrai, et les peuples doivent en profiter. Expulse pour toujours les tyrans, et sois, après la victoire complète magnanime envers les vaincus.

Mais pas de faiblesse avant la prise de la forteresse. Car il ne faut rien laisser de cette bastille, rien que le souvenir triste des jours néfastes qui resteront dans l'histoire du pays comme une légende noire.

Le gouverneur qu'un coup imprévu du sort t'a donné est toi; aide-le dans sa tâche, et extirpe ensemble le mal dans sa racine, de façon qu'il ne puisse plus se reproduire.

Après une longue tempête tu arriveras enfin au bon port.

Organisez un gouvernement honnête, émané d'un peuple libre, qui aura certainement une place honorable dans l'histoire de l'Uruguay. Les générations futures prendront exemple sur les patriotes qui auront su arracher le pouvoir à des mains mercenaires pour le remettre à un peuple libre. Vos fils vous béniront parce que vous leur avez légué une patrie libre.

Courage donc et en avant, l'as de défaillance en route. Vous êtes près du fait.

Vos aspirations patriotiques seront certainement couronnées, car les bonnes causes triomphent toujours entre les mains d'un peuple viril.

Emade.

L'AFFAIRE DREYFUS

LA DÉBACLE DU SYNDICAT

La Libre Parole publiera demain matin un article de M. Drumont intitulé: «La Débauche du Syndicat». M. Drumont apprécie sévèrement la conduite de M. Scheurer-Kestner qui s'abstient à ne pas parler et qui passa la parole à M. Mathieu Dreyfus: Il s'étonne que le premier personnage entendu par le général Pellieux n'ait pas été M. Scheurer-Kestner.

«Comment, écrit-il, vous, vice président du Sénat, vous répétez à tout venant que vous avez un dossier écrasant, et dès que le mot d'enquête est prononcé vous ne carillonnez pas, dès l'aube, à la porte du général enquêteur pour lui dire: «Voilà le paquet, tout le paquet; prenez et jugez.» Vous entr'ouvrez votre dossier dans le *Figaro*, et quand l'occasion se présente de soulager votre cœur et de libérer votre conscience, vous ne donnez plus signe de vie; vous n'êtes pas même au Sénat prêt à répondre à M. Leprieux de Lamoignon, au cas où le général Billot n'eût pas manqué au rendez-vous que le sénateur des Côtes-du-Nord lui avait donné, prêt à appuyer le ministre de la guerre de votre témoignage et à dire à vos collègues: «Oui, je crois à l'innocence de Dreyfus et voilà pourquoi j'y crois.»

«La vérité, c'est que, sentant la bataille perdue, grâce à l'offensive prise par le commandant Esterhazy, on a fait marcher Mathieu Dreyfus pour couvrir la honteuse retraite de Scheurer-Kestner, Mathieu, à ce qu'on raconte un peu partout, n'avait pas la moindre envie de se mettre en avant, mais on lui a dit: «Qu'avez-vous à craindre; imaginez l'intrai semblable, le fabuleux, l'impossible: imaginez que cette Chambre ait un réveil de patriotisme et qu'elle impose au gouvernement de prendre pour ministre de la guerre un loyal soldat en lui donnant mandat de faire arrêter tous les membres du syndicat, vous aurez toujours le temps de prendre

surtout, des journalistes, de simples curieux. Et c'était un brouhaha grandissant, de sourdes et violentes conversations, des exclamations, des rires, au milieu d'une gestulation passionnée.

Le retour de Mège, dans ce tumulte, parut redoubler le bruit. Il était grand, d'une maigreur d'apôtre, assez mal soigné dans sa personne, déjà vieux et usé pour ses quarante-cinq ans avec des yeux de brillante jeunesse, étincelants derrière les verres du binocle qui ne quittait jamais son nez mince, en bec d'oiseau. Et il avait toujours toussé, la parole déchirée et chaude, ne vivant que par l'apôtre volonté de vivre, de réaliser le rêve de la société future dont il était hanté. Fils d'un médecin pauvre d'une ville du Nord; tombé jeune sur le pavé de Paris, il avait vécu sous l'empire de bas journalisme, de besognes ignorées, il s'était fait une première réputation d'orateur dans les réunions publiques; puis, après la guerre, devenu le chef du parti collectiviste par sa loyauté, par l'extraordinaire activité de son tempérament de lutteur, il avait réussi enfin à entrer à la Chambre; et, très docilement, il s'y battait pour ses idées avec une volonté, une obstination farouches, en doctrine de bas journalisme, de bas journalisme, de bas journalisme. Depuis qu'il émergeait comme député, le socialisme du dehors ne voyait plus en lui qu'un rhéteur, un dictateur au fond, qui ne s'efforçait de refondre les hommes que pour les conquérir à sa croyance et les gouverner.

—Vous savez ce qui se passe? demanda-t-il à Pierre. Hein? encore une propre aventure!

«dre le train pour Mulhouse. Une fois là, vous serez tranquille et l'empereur Guillaume ne permettrait certainement pas qu'on extrade un homme dont le frère lui a rendu tant de services.»

APRÈS LA PERQUISITION

Paris, 25 novembre.

La perquisition opérée chez le colonel Picquart est encore le seul fait précis que nous ayons enregistré jusqu'à présent; il est absolument impossible d'obtenir le moindre renseignement sur la marche de l'enquête du général de Pellieux; le secret le plus absolu est gardé au gouvernement de Paris, quant au ministère de la guerre, on s'y déclare sans informations; on considère que le général doit agir en pleine indépendance; il est aux yeux du ministre dans les mêmes conditions qu'un juge d'instruction à l'égard du garde des sceaux.

Nous croyons, cependant savoir que le général, procédant avec une grande prudence, s'est borné au début, bien qu'il eût tous les droits d'un officier de police judiciaire, à écouter les déclarations des personnes mandées à son cabinet, M. Mathieu Dreyfus, le commandant Esterhazy etc.; une fois fixé sur la nature des faits dont il avait connaissance, il se serait occupé de toutes les lumières possibles; il aurait consulté juristes civils et militaires de la justice militaire, aura étudié avec eux le Code d'instruction qu'il connaît bien du reste, car à diverses reprises il a rempli les fonctions semblables à celles qu'il a aujourd'hui.

Ainsi armé, il a donné à son enquête le caractère judiciaire qu'elle comporte et a commencé une instruction précise assisté d'un greffier, et faisant prêter serment aux personnes citées devant lui; il n'y a donc pas eu d'information dans le rôle public du général de Pellieux; il a de lui-même, à l'heure qui lui a semblé propice et en vertu de son droit strict d'officier de police judiciaire, donné à son enquête le caractère qu'elle doit avoir pour permettre au commandant de corps d'armée, en l'état de gouverneur militaire de Paris, de déférer un prévenu au conseil de guerre ou de rendre une ordonnance de non-lieu.

Au ministère de la guerre, on déclare ne rien savoir sur la marche de l'enquête. Le ministre est intervenu par deux fois, seulement, pour saisir le gouverneur de Paris de la dénonciation de M. Mathieu Dreyfus et sur la demande du général de Pellieux, pour mander à Paris le lieutenant-colonel Picquart; ce dernier, malgré les dépêches qui sont publiées, vient en toute liberté; cependant quelques journaux prétendent qu'il va être interrogé par le général de Pellieux comme prévenu et non comme témoin.

En ce qui concerne la perquisition elle-même les résultats en sont toujours inconnus. On raconte seulement que l'officier qui accompagnait le commissaire de police qui a procédé à la perquisition aurait dit, en quittant la maison de la rue Yvon-Villars: «Ce que nous avons trouvé ne fait que confirmer ce que nous savions déjà.» D'après la *Patrie*, ces paroles auraient été prononcées par le colonel Hanry. Détail singulier recueilli par le *Figaro*: Le même colonel donnait, pendant l'opération, de fréquentes indications en allemand au commissaire Aymard.

Dans la rue Yvon-Villars, on parle beaucoup de Mme A. de Beaumont, nommée ce matin par un de nos confrères. Elle habitait, on le sait, dans la même maison que le colonel Picquart; elle y occupait deux logements, l'un au premier étage et l'autre au troisième. Grande, belle, élégante, elle rappelle de tous points le portrait que le commandant Esterhazy a fait de la fameuse dame volée, et, singulière coïncidence, elle était assez coturière de ces rendez-vous tout ou moins privés donnés à tout bout de champ pour une raison quelconque et si insignifiante qu'elle fut.

Nous avons causé même, ce matin, avec une femme qu'elle fit venir, un soir, à Notre-Dame-de-Nazareth. Cette manie de Mme de Beaumont est, d'ailleurs, affirmée de façon formelle par tous ceux qui connaissent cette femme. Ce n'est pas la seule étrangeté de sa

vie. Mme de Beaumont a des habitudes plus bizarres encore et aussi, il faut bien le dire, plus significatives. C'est ainsi qu'elle s'entoure du plus grand mystère ne permettant à qui que ce soit de pénétrer chez elle, à tel point qu'un jour elle refusa à des ouvriers peintres chargés par le propriétaire de la maison de quelques travaux de réparation d'entrer dans son appartement pour repeindre les volets.

OPINION DE GÉNÉRAUX

Ce soir, à la réception qui a suivi le dîner offert par le président de la République on a beaucoup parlé de l'affaire Dreyfus; on a surtout discuté sur les diverses phases de l'enquête et, notamment, sur la perquisition d'hier au domicile du colonel Picquart; la procédure à laquelle s'est arrêté le général Pellieux a, tout comme à la Chambre, donné lieu à de vifs commentaires.

Certains généraux occupant une situation élevée ont même critiqué, dans des conversations particulières, la forme donnée à cette perquisition; l'un d'eux s'est efforcé d'établir avec une certaine ardeur, que le général n'avait pas le droit d'ordonner une perquisition dans un domicile particulier et qu'il aurait dû saisir des réquisitions le procureur de la République.

Le général Mercier, qui assistait comme commandant de corps d'armée au dîner et à la réception, a été très entouré; c'est lui, on s'en souvient, qui était à la tête du ministère de la guerre au moment du procès. Plusieurs députés ont essayé, mais vainement, d'avoir quelques éclaircissements sur les charges relevées contre le prisonnier de l'île du Diable. Le général s'est tenu sur une grande réserve, mais il n'en a pas moins affirmé de la façon la plus absolue sa conviction inébranlable dans la culpabilité de Dreyfus.

Le général Mercier a déclaré que la révision du procès ne pourrait aboutir qu'à la confirmation du premier jugement. L'attitude de la presse et celle du public lui semblent bonnes, en présence de l'agitation provoquée par les partisans de Dreyfus; quant à ces derniers, il n'est pas possible, a-t-il dit, que ceux qui mènent la campagne sachent toute la vérité, car ils comprendraient aussitôt l'impossibilité pour eux d'aboutir, l'inutilité de leurs efforts.

Paris, 25 novembre.

On lit dans le *Soir*: «M. l'abbé Gayraud, député de Brest, racontait ce soir dans les couloirs de la Chambre savoir de bonne source qu'au moment où la trahison de Dreyfus fut découverte et alors que celui-ci était encore en liberté, le colonel Sandherr, alors chef du service des renseignements au ministère de la guerre, reçut la visite de M. Mathieu Dreyfus, qui lui offrit 200.000 fr. pour étouffer l'affaire. Inutile d'ajouter que cette proposition reçut l'accueil qu'elle méritait. Bien entendu, nous laissons à M. l'abbé Gayraud la responsabilité de ce dire.»

L'Exposition de 1900

LE CHEMIN DE FER INTÉRIEUR

On s'est déjà demandé bien souvent quels seraient, en 1900, les moyens de transport dans l'enceinte même.

Cette question est des plus importantes étant données les dimensions considérables de l'emplacement qu'occupera la future Exposition.

Il est dans les intentions du commissaire général de mettre à la portée du public la possibilité de se rendre rapidement et commodément d'un point à un autre.

Différents projets, dus à l'initiative privée, ont été adressés à M. Picard; ils seront examinés avec soin et nul doute qu'on y trouve des éléments utiles pour telle ou telle partie de l'Exposition.

prendre les explications passionnées du député socialiste, tandis que la rumeur grandissait et que des rires disaient l'étonnement de voir ce dernier en conversation avec un prêtre.

—Sont-ils bêtes murmura-t-il plein de dédain. Est-ce qu'ils croient que je mange une soutane, chaque matin, à mon déjeuner?... Je vous demande pardon, mon cher monsieur Froment. Tenez, asseyez-vous sur cette banquette, pour attendre Fonségue.

Lui-même se lança dans la tourmente, et Pierre comprit que le mieux, en effet, était de tranquillement s'asseoir. Le milieu le prenait l'intéressant, il oubliait Laveure pour se laisser enivrer par la passion de la crise parlementaire, dans laquelle il se trouvait jeté. On sortait à peine de l'effroyable aventure du Panama, il en avait suivi le drame avec l'angoisse d'un homme qui attend derrière la vieillesse de l'ancien sénateur. Et voilà qu'un petit Panama recommençait, un nouveau craquement de l'édifice pourri, l'aventure fréquente dans les parlements de tous les temps pour toutes les grandes affaires d'argent, mais qui emportait une gravité mortelle aux circonstances sociales où elle se produisait. Cette histoire des chemins de fer africains, ce petit coin de boue remuée, exhalant d'inévitables odeurs, soulevant brusquement à la Chambre cette émotion, ces craintes, ces colères, ce n'était en somme qu'une occasion à bataille politique, un terrain où allaient s'exaspérer les appétits voraces des divers groupes; et il ne s'agissait au fond que de renverser un ministère pour le remplacer par un autre. Seulement, derrière ce rui, cette poussée continue des ambitions, quelle lamentable proie

Toutefois, avant d'y recourir, on a voulu créer un concours, ouvert à tous, pour une des principales lignes.

Ce concours, institué par arrêté ministériel, comporte la construction et l'exploitation d'un chemin de fer à tracé électrique qui suivra le périmètre d'un quadrilatère irrégulier ayant pour côtés, la rue Fabert, le long de l'esplanade des Invalides; le quai d'Orsay, entre l'esplanade des Invalides et l'avenue Suffren; l'avenue Suffren, entre le quai d'Orsay et l'avenue de la Motte-Piquet; l'avenue de la Motte-Piquet, entre l'avenue Suffren et la rue Fabert.

La longueur du tracé sera de 4 kilomètres 300 mètres approximativement.

Les travaux devront être commencés dans les quatre mois après l'approbation, par l'Administration, de l'acte de concession: la ligne entière devra être prête à être livrée à l'exploitation le 15 janvier 1900. Le chemin de fer pourra être à double voie ou à voie unique. Les stations seront établies à l'esplanade des Invalides; au quai d'Orsay, entre le boulevard de la Tour-Maubourg et le pont de l'Alma entre le pont de l'Alma et l'avenue de Laboulaye; le long du Champ de Mars près le pont d'Iéna; avenue de Suffren, entre le quai d'Orsay et la rue Desaix, entre les rues des Presles et de la Fédération; avenue de la Motte-Piquet, dans l'axe du l'avant corps central de la galerie des machines.

Les ouvrages apparents de la voie ferrée, viaducs, bâtiments des stations, etc., devront avoir un aspect décoratif en rapport avec le milieu dans lequel ils se trouveront.

Les matériaux devront être de provenance française.

Le chemin de fer sera clos dans toutes les parties où le besoin en sera reconnu par l'Administration, dans l'intérêt de la sécurité. Il est interdit de faire de la publicité sur ces clôtures.

Des gardiens seront établis en nombre suffisant pour assurer la sécurité du passage des trains. L'espace maximum des trains sera de trois minutes si le chemin de fer est à double voie, et de deux minutes s'il est à voie unique.

Le prix des places sera de cinquante centimes en première classe et de vingt-cinq centimes en seconde; dans le cas où il y aurait qu'une catégorie de places, il n'y aura qu'un prix unique de vingt-cinq centimes.

Les trains contiendront des voitures en nombre suffisant pour offrir aux voyageurs, à chaque station et dans chaque sens, au moins 3.600 places par heure.

Telles sont les principales dispositions du programme du concours et du projet de cahier des charges du chemin de fer intérieur. Les personnes qui voudraient concourir devront faire connaître leur intention, avant le 30 septembre 1897, par une demande écrite, déposée dans les bureaux de l'Exposition, et y joindre les pièces propres à justifier qu'ils disposent des ressources et des moyens pour remplir les engagements à contracter. Les demandes et les projets seront examinés par une commission spéciale; celle-ci tiendra compte, non seulement des avantages financiers, mais aussi des dispositions techniques.

Prochainement nous aurons à nous occuper du chemin de fer de la rive droite, dont le point de départ sera aux Champs-Élysées, et qui peut-être on choisira parmi les projets dus à l'initiative privée.

NOS ÉCHOS

Société Française de Secours Mutuels — ARABY 228.

Messieurs les sociétaires sont informés que l'Assemblée Spéciale prévue par l'article 100 des Statuts avait trait aux élections du Conseil d'Administration pour l'exercice en cours, aura lieu dimanche prochain, 23 courant.

Le scrutin sera ouvert de 1 heure à 3 de l'après-midi.

Le conseil d'Administration.

s'agit, le peuple tout entier, dans sa misère et dans sa souffrance.

Pierre s'aperçut que Massot, le petit Massot, comme on le nommait, s'était assis près de lui, sur la banquette. L'œil éveillé, l'oreille ouverte, écoutant et enregistrant tout, se glissant partout du son air de furet, il n'était pas la comme chroniqueur parlementaire, il avait simplement flairé une grosse séance et il était venu voir s'il ne trouverait pas quelque article à glaner. Sans doute, ce prêtre perdu au milieu de la cohue l'intéressait.

—Ayez un peu de patience, monsieur l'abbé, dit-il avec une gaieté aimable du jeune monsieur qui se moquait de tout. Le patron ne peut manquer de venir, il sait que le four va chauffer ici... Vous n'êtes point un des électeurs de la Corréze, n'est-ce pas?

—Non, non, je suis de Paris, je viens pour un pauvre homme que je voudrais faire entrer tout de suite à l'Asile des Invalides du travail.

—Ah! très bien. Moi aussi, je suis un enfant de Paris.

Et il en riait. Un enfant de Paris, en effet: fils d'un pharmacien du quartier Saint-Denis un ancien cancre du lycée Charlemagne, qui n'avait pas même fini ses études. Il avait tout ralé, il s'était trouvé jeté dans la presse, vers dix-huit ans, à peine avec un orthographe suffisante; et, depuis douze ans déjà, comme il le disait, il roulait sa bosse à travers les mondes, confessant les uns, déviant les autres. Il avait tout vu, s'était dégoûté de tout, ne croyait plus aux grands hommes, disait qu'il n'y avait pas de vérité, vivait en paix de la mécanique et de la sottise universelles.

(A suivre).

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(11) Du 17 Janvier 1898

ÉMILE ZOLA

PARIS

Livre premier

Pierre s'en allait étourdi, la fièvre aux mains, les sens lourds de tout ce luxe, qu'il laissait là, comme le rêve d'un brillant paradis embaumé, où ne vivait que des éblouissements, où ne vivait que des éblouissements. Son besoin nouveau de charité s'y était d'ailleurs exaspéré, il ne réfléchissait qu'au moyen d'obtenir de Fonségue l'admission de Laveure dans l'écouter le compte qui lui parlait très tendrement de samère. Et, la porte de l'hôtel était retombée, ils avaient fait quelques pas dans la rue, lorsque la conscience d'une brusque vision lui revint. N'avait-il pas vu, au bord du trottoir d'en face, regardant cette porte monumentale, close sur de si fabuleuses richesses, un ouvrier arrêté, attendant, cherchant des yeux dans lequel il avait cru reconnaître Salrat, avec son sac à outils, cet affamé parti la matin en quête de travail? Vivement, il se retourna, inquiet d'une telle misère devant tant de possession et de jouissance. Mais l'ouvrier, dérangé dans sa contemplation, craignant peut-être aussi d'avoir reconnu, s'éloignait d'un pas traînard. Et, à ne plus l'apercevoir que de dos, Pierre hésita, finit par dire qu'il s'était trompé.

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)
Sinistres payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
A. de SAAVEDRA
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTRITIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Preparado por el Dr. J. DALLOZ, 12, Boulevard de la Chapelle, PARIS.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y QUINQUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografía.—Cartones.—Artículos de Ferrería



ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
DE
ED. PINAUD
PARFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TRUPO PAU AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solis.
Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	INCELA		USO	INCELA
Baño higiénico, con ropa.	\$	0,30	Baño sulfuroso, con ropa.	\$	0,40
sin ropa.		0,24	sin ropa.		0,50
de similitud, con ropa.		0,40	de ducha escocesa, con		
sin ropa.		0,38	ropa.	0,40	3,00
de alerocho, con ropa.		0,40	Hien Hien, sin ropa.	0,30	3,00
sin ropa.		0,38	de ducha fría y lava,		
alcalino, con ropa.		0,40	con ropa.	0,30	3,00
sin ropa.		0,38	Hien Hien Hien, sin ropa		
			medicinal.	0,24	2,60
					Condiciona

Penitente de "Courrier Franco-Orientale"
(217) Da 11 Janvier 1898

MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté
III.—Haute et basse pègre
CHAPITRE XVII
ARTON ET LE Vrai PANAMA
Si la gigolette fit une grimace en allant re-
joindre son homme au dépôt, la jeune femme,
amie d'Arton, s'efforça de lui faire un bon
jour et que lui rendis le bijou, qui lui re-
venait aussi par une sorte de miracle. Il y
eut desapart et de celle d'Arton une telle ex-
pression de reconnaissance, que je dus me défen-

dre un peu et rendre au hasard, qui seul avait
tout fait, sa légitime part.
Alors, Mme X... et Arton furent pris d'une
pensée générale. Ils voulaient absolument
obtenir la grâce du jeune voleur et de sa ma-
tresse! La pensée que ces deux pauvres dia-
bles étaient en prison leur était, disaient-ils,
la joie d'avoir retrouvé le bijou.
Je crois qu'ils l'obtinrent. Je suis même cer-
tain que, malgré la défense que je lui en avais
faite, l'Amie d'Arton donna au jeune voleur
une gratification assez forte...
Bref, pendant que se négocia cette petite af-
faire, je vis Arton deux ou trois fois. Quand
tout fut fini, il revint me voir et me dit:
—Monsieur le chef de la Sûreté vous avez
été si aimable pour moi que je viens vous de-
mander une faveur que vous ne pouvez me
refuser! Dans quelques jours, j'aurai un grand
dîner, auquel assisteront M. X... ancien
ministre, MM. A..., B..., C..., députés, M.
Z..., sénateurs, etc., etc. Il faut que vous me
promettiez d'être des notes.
—J'ai toujours l'habitude de décliner les in-
vitations des gens que je connais imparfai-
ment. Néanmoins, celle-ci m'était faite avec

GRAN FÁBRICA Á VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET
Atelier de réparation en horlogerie, bijou-
terie et petite mécanique
Réglage et observation de chronomètres
de marine à l'heure astronomique
MÉDAILLE D'OR Diplôme d'honneur
la plus haute récompense
PARIS 1867 ZÜRICH 1888
PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION
TRAVAUX GARANTIS
204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLÉS
LIGURIA
Capitan: A. J. COOPER
Saldrá el 14 de Enero de 1898
Para Rio Janeiro, C. V., Lisbon, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedo, Carril, Gijón, Cornuá, Santander,
Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todos
las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C.º LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO
Calle 25 de Mayo 214
Rio Janeiro, Santos, Bahía, Pernambuco y San Vicente C. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4° imprimés sur trois
colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionnés dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les
documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres
de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation
des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour,
forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent
chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils
le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes,
au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.
N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Macliel,
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,
50 piastres or, en volumes reliés.
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE**
ILLUSTRE en six volumes au prix à forfait de _____
que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par
semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—
volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.
(Rayer les modes d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible) _____
Adresse _____
le _____ SIGNATURE _____

En Casa de todos los Perfumistas y Peluqueros
de Francia y del Extranjero
La VELOUTINE
Gétre de Paris especial
PREPARADO AL MOMENTO
POR CH. FAY, PERFUMISTA
PARIS — 9, rue de la Paix, 9 — PARIS

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO: POR NO TENER CORRADORES
Una botella de 200 litros sin casco \$ 21,00 sea el litro 0 k 12
Media " 100 " " 12,50 " " 0 12 5 mil
Cuarta " 50 " " 6,50 " " 0 13
Damañanas " 15 " " 2,10 " " 0 14
Vino de vino. " " " " " 0 20
Grapa. " " " " " 0 60
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los casos se pagarán \$ 2,00 por botella; \$ 1,50 por media; \$ 1,00 por cuarterola;
\$ 0,60 por damañana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo
POR ORDENES: GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y BODEGA
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un casco, en una sola
ex, en botellas ó damañanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbiciida, Cicatrizante
NI TOSIDA, NI GASTOSA, NI IRRITANTE
Enfermedades de la Ojos, de la Orela, de la Nariz, de la Laringe, de la
Vías urinarias, Ginecología, Uterus, Quemaduras, Heridas,
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
Distributo: Paris, 17, Place Cadet. — Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Ray.

FERNET - BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los líquidos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1875, Fi-
ladelfia 1876, Sydney 1880, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1884, Turin 1884, Amberes 1885
muchas otras recompensas.
ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1892. Medallas de oro á las
Exposiciones de Barcelona 1888 y París 1889. Medalla de oro á la Exposición Italo-Americana
Génova 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
MAXIMAS HONORIFICENCIAS:
Unicos concesionarios para la América del Sur desde 1875.
CARLOS F. HOFER Y C.º GÉNOVA
EL FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita
la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso,
mal del hígado, spleen, mal del mar, el licor vermifugo, anti-cólico, anti-febril según queda
comprobado por cantidad de certificados médicos.—No se deje el público engañar por las imita-
ciones que bajo varios nombres de FERNET empieza á presentarse, y pide legítima.
Fernet - Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C.º — Montevideo
Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los
falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.— **MISIONES 84.**

Et ce fut tout.
Le mandat que l'on me confiait à exécuter
ne m'échappa aucune autre pensée. Il paraît
que déjà à cette époque, tous les hommes
au courant de la politique savaient qu'Arton
voulait dire: Panama, mais je l'ignorais com-
plètement, bien décidé d'ailleurs à garder ma
sainte ignorance de la politique jusqu'à mon
dernier jour.
Dans la perquisition rue Rouget de
l'Isle, on trouva un portrait d'Arton
au fusain, fait d'après une photographie
et qui datait au moins de dix ans. Avec
le signalement toujours vague, toujours in-
complet que donnent les gens dont ce n'est
pas le métier, c'était le seul document qu'il
fut permis de fournir aux agents. Néanmoins,
on fit photographier par acquit de conscience,
le portrait au fusain, et on le distribuait avec
le signalement dans le monde entier, pour
ainsi dire.
Pendant quelques semaines, les recherches
se firent avec une grande activité, aussi bien
en France qu'en Angleterre; puis, quand il me
fut prouvé que non seulement Arton ne se
trouvait pas à Paris, mais encore qu'il n'y re-
viendrait vraisemblablement pas, je ne comptai
plus guère que sur le hasard pour arrêter
le fugitif, comme cela se passe d'ordinaire
pour tous financiers qui lèvent le pied.
Mais voilà qu'à la fin de 1892 éclata tout
à coup le «Panama», et en lisant les journaux
je fus obligé d'apprendre, sans comprendre
grand-chose, du reste, à tout cela, le rôle
qu'on prétendait avoir été joué par Arton non
seulement en finance, mais encore en politi-
que.
Celle fois, sur l'ordre du préfet de police,
je fis reprendre les recherches avec plus d'ac-
tivité que jamais, sachant fort bien, du reste,
que, de son côté, la Sûreté générale, cette
police rivale depuis plus d'un siècle de la pré-
fecture, s'occupait de retrouver celui qu'à la
tribune on appelait le grand corrupteur...
Les recherches des policiers concurrents,
pour ne pas dire rivaux, n'avaient peut-être
pas le même but que les miennes, si j'en crois
ce que j'ai lu depuis dans les feuilles publi-
ques.